

LAISSEZ-LES FAIRE !

Un grand nombre de nos amis s'étonnent que nous laissons passer, sans les relever, les torrents d'injures que déversent contre notre maison, quelques uns de nos confrères dans leurs annonces de chaque semaine. On va même jusqu'à s'indigner de ce que nous ne sévissions pas exemplairement à l'égard surtout d'un charlatan enragé des environs qui nous jette périodiquement, sous forme de réclame, sa bavé envénimée à la figure. A cela nous répondons tout bonnement et UNE FOIS POUR TOUTES :

LAISSEZ-LES FAIRE !!

Nous avons assez confiance dans notre valeur, et nous sommes assez satisfaits de notre passé, pour espérer que

Le Mensonge et la Calomnie

Ne pourront pas mettre notre avenir en péril. Il faut d'autres armes que celles-là pour détruire un nom que la véritable intelligence des affaires, un travail opiniâtre et l'activité sans bornes du chef de l'établissement ont réussi à porter au premier rang dans les annales du commerce, et que la CRISE elle-même a été forcée de respecter.

Nous savons parfaitement de quel bois se chauffe notre ennemi juré, toutes ses menées nous sont connues. Mais bien qu'il fasse feu des quatre pieds, L'ANE sera, cette fois encore, bridé par le GRAND BRETRÈRE comme il le fut jadis, lorsqu'il "féignait" de servir BALAAM.

Tout homme à ses onguents, et le succès ses envieux. Notre maison ne serait donc pas supérieure et complète si elle n'avait pas ses détracteurs;—il n'y a que la médiocrité qui n'élève pas de jalouses. Parle du bas de l'échelle commerciale notre maison s'est élevée, comme par magie au faite de la popularité, grâce à l'esprit d'entreprise de ses patrons; et nous avons réussi à en faire la GRANDE ATTRAC-TION du public acheteur parmi les canadiens, par l'inauguration du

SYSTEME DU BON MARCHÉ

dont nous avons été les meneurs dans la ville de Montréal et ses environs. Aujourd'hui, notre établissement donne de l'occupation à des centaines d'employés, en même temps qu'il facilite à toutes les classes d'acheteurs l'avantage de se procurer dans toutes les lignes de marchandises sèches aux plus bas prix du marché. Nous usons de la réclame, il est vrai; mais peut-on nous reprocher d'en avoir abusé? C'est pour avoir bien compris le principe américain de la plus grande publicité possible dans les affaires, que nous sommes parvenus à la gloire de donner à la rue Ste. Catherine le monopole du commerce de détail; et c'est même grâce à nos annonces si l'intrigant qui nous harcèle de ses insolentes peul aujourd'hui gagner son pain à côté de nous et nous faire la guerre sur notre propre terral.

Qu'on nous combatte loyalement, à armes courtoises; c'est très bien; la compétition est permise à tout le monde, mais les injures retombent sur la tête de ceux qui les lancent. Nous n'en voulons d'autres preuves que la nécessité où se trouve l'individu en question de lâcher sur nos brisées une troupe de racleurs, dont quelques types assés viennent écumer jusqu'aux alentours de notre magasin pour y réclamer quelques bonnes âmes qu'ils attrappent à l'appât. Nous est avis que ces symptômes sont alarmants, et qu'avant peu, les "manufactureurs" qui jettent du mauvais stock à la dérive pour nourrir le fameux serpent de mer et nous faire concurrence, pourraient bien se faire prendre les doigts dans la queue du monstre.

UNE FOIS POUR TOUTES

nous nous ne occuperons plus des manœuvres dégradantes d'individus sans principes; et quoiqu'ils puissent dire ou faire à l'avenir, nous refuserons de les suivre sur le terrain de leurs préditions qui est celui des sottises personnelles. Notre temps est trop précieux pour que nous ne le consacrons pas tout entier à soigner l'immense clientèle de

la seule Grande Maison Populaire

où la foule accourt plus que jamais parce que l'on y fait une remise de CINQ pour cent en argent sur tous les achats d'ici après les Fêtes. Que le chevalier en fasse son deuil, le rendez-vous de tout le monde est aux Nos.

647 ET 649 RUE STE. CATHERINE A L'ENSEIGNE

de la Boule Verte.

CHIEZ

A. PILON & CIE.

Quatrains-Proverbes.

Nous sommes menacés de deux fléaux en isme, Ce sont le crétinisme et le langevinisme. Entre ces deux horreurs, il nous faut faire un choix :

MORALE

On ne peut pas chasser deux fièvres à la fois.

L'autre jour, du grand style abordant les hauteurs, Un candidat disait : Messieurs les Electeurs. Soignez mes intérêts, moi je prendrai les vôtres !

MORALE

Un sot peut quelque fois en abuser bien d'autres.

On taxe vos enfants, votre chien et votre eau ! Taxe municipale avec taxe scolaire.

Comptez, et dites-vous en voyant ce tableau :

MORALE

A tous les cœurs ruinés que la patrie est chère !

CAUSERIE.

Je vais vous causer, aujourd'hui, de mes petits marchands de journaux.

Vous savez, ces pauvres petits diables à la mine éveillée, à l'œil intelligent, à la frimousse agaçante, que vous rencontrez au coin des rues, et qui vous jettent à la tête, d'une voix argentine ; Deux cents pour le FARCEUR ! Une cent pour le Canard !

Le FARCEUR compte à son service une vingtaine de ces petits bonshommes-là. Leur âge varie de 8 à 14 ans. On leur vend les journaux à tant la douzaine, et ils les revendent aux passants à deux cents le numéro. Ils font ainsi une recette qui varie de 25 cents à \$1.00 suivant l'intelligence, l'activité et la bonne volonté qu'ils mettent à pousser leur petit négoce.

Parmi les marchands de journaux comme parmi les journalistes et les cochers de fiacres il s'en trouve qui sont polis et d'autres polissons. (Il est très chic, celui-là.)

Les uns, élevés par des parents sobres et rangés, mais pauvres, sont bien vêtus, bien chaussés, bien élevés. D'autres, moins heureux, enfants de pères ivrognes et de mères sans cœur, sont mal vêtus, mal chaussés et encore plus mal élevés.

Les uns vous adressent la parole avec respect, les autres sont insolents. Il s'en trouve même qui, à huit ou dix ans, fument déjà la pipe et chiquent quelquefois du tabac comme de vieux troupiers.

Mais tous ont bon cœur : les plus jeunes et les plus vieux. Ces pauvres enfants n'ont pas encore eu le temps de corrompre la bonté naturelle de leurs petits cœurs au contact de l'égoïsme de leurs aînés.

C'était jour de publication et de vente dans les bureaux du FARCEUR, vendredi dernier. Malheureusement, il pleuvait au dehors, et le commerce n'allait pas fort pour les petits marchands de journaux.

Les passants pressaient le pas et ne s'arrêtaient pas, comme d'habitude, pour acheter le journal comique de la semaine.

Les petits bonshommes se réfugiaient auprès du poêle de l'atelier pour réchauffer leurs petits doigts engourdis et pour sécher leurs vêtements mouillés.

Il y en avait bien une douzaine, ou plus, qui attendaient la fin de la pluie afin de recommencer la vente.

—Cré tonnerre ! ça va pas aujourd'hui, la vente, dit un petit homme de dix ans à la figure intelligente, en s'adressant à un typographe. Je n'ai encore gagné que 20 cents aujourd'hui !

—Bah ! dit un autre plus grand, ça ira mieux demain samedi, s'il fait beau. Moi j'en vends toujours beaucoup aux habitants sur le marché, tous les samedis. C'est ça qui me paye le mieux.

—Moi, dit un tout petit bonhomme, à l'œil malin et au teint rosé, j'vas vous dire ç'que j'fais. Je vends cinq douzaines de journaux, ça me fait 30 cents de bénéfice. Je vais ensuite dans la rue St. Paul acheter des studs (boutons de chemises en métal brillant). Je paie ça 3 cents le sett. Ça m'en fait 10 setts. Ensuite je revends ça aux habitants cinq, six, huit quelque fois dix cents. Je gagne jusqu'à une piastre dans ma journée à ce commerce-là.

Et la conversation allait bon train. C'étaient des éclats de rire, des lazis et des babillages à n'en plus finir. La chaleur du poêle les avaient mis de bonne humeur et une souscription volontaire avait produit six sous avec lesquels on avait acheté de la lire de mélasse. Quelques-uns s'en étaient barbouillé la figure jusqu'aux yeux.

Le plus grand de la joyeuse bande, en regardant par la fenêtre, s'aperçut tout-à-coup qu'il ne mouillait plus, et tous les petits marchands,

en apprenant cette bonne nouvelle, s'enfuirent comme une volée de moineaux.

Il n'en resta qu'un seul, le plus petit, qui était occupé dans un coin à plier ses journaux pour les mettre dans son sac de toile teinte. Il avait en plus, près de lui, une boîte en carton dans laquelle on apercevait des petits carrés de maïs sucré, enveloppés de papier rose.

—Et toi, mon bonhomme, as-tu vendu beaucoup de journaux, aujourd'hui ?

—Oui monsieur ! répondit le gamin en touchant respectueusement sa casquette, j'en ai vendu cinq douzaines, et de plus j'ai vendu deux douzaines de candies.

Pour la première fois, je remarquai la figure de l'enfant qui me regardait en face. De grands yeux, à fleur-de-tête donnaient un aspect étrange à sa physionomie douce et intelligente. Je résolus de le faire causer, et je crus que le meilleur moyen de le rendre communicatif serait de lui acheter sa marchandise.

—Donne moi de ton maïs sucré, lui dis-je, en lui présentant un sou.

Il tendit la main, puis la retira en disant :

—Mais non, monsieur, c'est pas juste de vous vendre ça, à vous. C'est bon pour les petits garçons comme moi, ce candy là; mais pas pour les messieurs comme vous.

Je restai tout étonné en entendant cet enfant exprimer des doutes sur la valeur de sa marchandise. Aura-t-il encore ces scrupules là, lorsqu'il aura vingt-ans.

—Prends toujours, lui dis-je, et je plaçai dans sa main, presque malgré lui, la pièce de cuivre qu'il hésitait encore à accepter, et je passai dans le bureau où je me mis au travail.

J'avais à peine pris ma plume, que j'entendis quelqu'un qui frappait à la porte qui sépare l'atelier d'imprimerie, du bureau de rédaction.

—Entrez !—je tournai la tête et j'aperçus mon petit bonhomme, debout dans la porte, sa boîte au candy à la main.

—Mais monsieur, dit-il, vous n'avez pas pris de candy et j'aime pas ça moi, de prendre de l'argent comme ça, pour rien.

Et il s'avançait en me tendant un petit carré de maïs qu'il avait pris dans sa boîte.

L'insistance que mettait cet enfant à refuser ce qu'il considérait probablement comme une aumône était admirable. J'acceptai sa marchandise et je le fis causer.

Il aura bientôt neuf ans. Il est fils unique d'une brave femme qui gagne péniblement sa vie en balayant les bureaux et en faisant le blanchissage dans les familles bourgeoises. Il sait lire couramment et il peut signer son nom d'une manière très convenable. Je connais des marchands de gros de la rue St. Paul qui ne sauraient en faire autant. Il réussit à gagner, par son petit négoce, plus d'une piastre par semaine.

Je lui demandai ce que sa mère faisait de cet argent qu'il lui apportait ainsi.

—Maman, continua-t-il, aimerait à aller rester à Longueuil, si elle pouvait acheter un petit morceau de terre, près du village, afin de pouvoir cultiver des carottes, des choux, des patates, des oignons qu'elle viendrait vendre au marché, mais elle n'a pas assez d'argent pour cela. Je lui donne tout ce que je gagne et lorsqu'elle en aura assez, elle achètera un arpent de terre et nous irons rester à Longueuil. Je pourrai aller à l'école tous les jours, et je vous assure que nous serons bien riches.

Et le gamin me racontait ces choses avec un sérieux et une conviction vraiment admirables !

Je vis que son paletot était beaucoup trop grand pour lui et je lui en fis la remarque. —Ca, dit-il, c'est un capot que j'ai acheté sur le marché pour 15 cents. C'est un vieux capot de monsieur, mais c'est bien assez bon pour moi. Et s'étant rappelé, tout-à-coup, qu'il ne pleuvait plus, il continua :

—Mais il faut que j'aille vendre des journaux ; bonjour, monsieur !

Il sortit en courant, et un instant plus tard j'entendis sa voix enfantine qui criait : Deux cents pour le FARCEUR ?

N'est-ce pas que l'histoire de cet enfant de neuf ans est bien belle et bien touchante ? Et elle a cet avantage sur la plupart des histoires de ce genre, qu'elle est parfaitement authentique.

On coudoie, chaque jour, ces pauvres enfants qui offrent leur humble marchandise au public, et l'on ne se doute jamais que sous la blouse trouée du petit marchand de journaux, bat parfois le cœur d'un petit homme qui travaille pour "acheter un arpent de terre à sa mère."

S'il se trouvait, parmi mes lecteurs, des incrédules qui ne verraient dans ce qui précède qu'une fantaisie de journaliste aux abois, je me charge de leur introduire, en clair et en os, le petit bonhomme en question.

Encrechats.

Pour une singulière idée, voici une singulière idée :

"Un monsieur, doué d'un esprit inventif, vient de trouver, assure-t-il, le moyen d'empêcher la fièvre jaune de se propager.

"Etant donné que la terrible épidémie n'atteint pas les montagnes à une altitude de sept cents mètres, il suffit simplement d'installer un certain nombre de ballons captifs dans les endroits où sévit la fièvre jaune, ballons qui porteraient en quelques minutes les maldades à la hauteur voulue."

Nous doutons fort que les Américains mettent jamais en pratique ce remède, aussi extraordinaire qu'original.

Au nombre des lots gracieusement offerts pour la grande loterie de l'Exposition, de Paris l'Officiel a enregistré celui-ci :

"Un pantalon (homme.)"

Je me représente l'embarras d'une dame à qui le sort adjudgerait ce pantalon au lieu et place de la parure de diamants, infailliblement rêvée.

Pour peu que cette dame n'ait près d'elle ni un frère ni un mari qui puissent profiter de son heureuse chance et que, d'autre part, cette dame ait trop d'ordre pour laisser perdre un vêtement bien conditionné, la voilà donc obligée de se mettre en quête d'un monsieur mesurant tant de ceinture et tant de longueur de jambes pour lui offrir..

C'est bien délicat. Une personne qui aura été frappée de cet inconvénient, propose la création d'un bureau d'échanges où les cent cinquante mille gagnants de la loterie nationale pourraient se céder mutuellement, dans des conditions raisonnables, le lot qui les embarrasserait.

Le monsieur qui gagnera les cinq cents kilos de soude pourrait trouver, par exemple, à les échanger là contre un joli lot de boîtes de cirage ou de tire-bouchons à son gré.

La dame au pantalon ferait connaître au directeur son embarras, et celui-ci s'empresserait de l'aboucher avec un monsieur ayant gagné un corset.

Nul doute qu'ils ne s'entendissent facilement ensemble, et..

Et, ma foi, cela finirait peut-être par un mariage ?

Il y a évidemment là une idée à creuser.

Un vieux mot, toujours bon.

Deux fermiers conversaient l'autre jour sur les belles apparences de la saison. L'un dit à l'autre :

—Si ces pluies chaudes continuent ainsi pendant quelques jours, tout va sortir de terre.

—Ah ! que dites-vous là, s'écria l'autre, que Dieu nous en garde, moi qui ai ma femme d'enterrée au cimetière.

On a souvent cité des réponses spirituelles d'élèves harcelés par leurs examinateurs. En voici une, empruntée au Hiltethall Review, qui ne manque pas de sel :

A l'examen d'un cours méthodiste, présidé par quatre professeurs grincheux, l'un d'eux apostrophe ainsi le récipiendaire :

—Voyons, malheureux, vous êtes donc incapable de nous citer un seul texte de la Bible ?

—Si fait, dit le patient, je me souviens d'un, celui de l'Apocalypse, qui porte ceci : "Et je levai les yeux, et je vis devant moi quatre grosses bêtes.."